

cela... Aide-moi donc à me lever, George... et une fois dans la campagne, je me sentirai forte et guérie... Alors tu ne me quitteras plus, tu me suivras, ou plutôt je te suivrai partout... partout, entendus-tu, George, excepté du côté de Loch-Tall...

— Tu m'aimes donc ! s'écria George en collant ses lèvres sur la main pâle d'Annah ; tu m'aimes donc toujours ?

— Je t'aime.

Elle murmura ce mot bien bas, d'une voix qui n'était plus de ce monde, et qui s'adressait au cœur plutôt qu'à l'oreille.

Alors, il se fit un silence morne et glacé. Annah, pendant cet instant d'exaltation et de surexcitation fébrile, avait visiblement perdu le peu de forces qu'un long repos lui avait conservées. Ses doigts pressèrent ceux de George comme par une contraction nerveuse, et ses lèvres, redevenues muettes, perdirent tout à coup l'éclat fugitif dont un éclair de joie les avait inondées en passant. La pauvre jeune fille puisait la science du bonheur à la source d'une souffrance horrible dont l'étreinte cruelle l'étouffait. Son âme avait trouvé, dans les tortures d'une maladie du corps, une complète initiation aux secrets de l'amour. Succomberait-elle sous le poids de cette révélation, ou se relèverait-elle sous la lutte ? Elle était bien près de la mort, mais George était là ; elle avait senti sa main réchauffer la sienne, son haleine avait caressé son front... en fallait-il davantage pour rallumer cette flamme qui s'éteignait, pour rendre à la terre cette vie que le désespoir donnait au ciel ?

Cependant, la nuit fut agitée. C'était une succession continue et irrégulière de bons et de mauvais moments, de sursauts impétueux et de calme sans sommeil. Vers le point du jour, elle se leva sur son séant, parut ressaisir un peu de sa raison, et récita une prière à haute voix. John Care, qui dormait, ne l'entendit point. Mais George s'élança vers elle. Il allait parler quand le médecin entra. George réveilla John Care et tous deux regardèrent Sir Ellies de ce regard attentif et inquiet qui demande une réponse favorable et redoute une sentence de mort. Sir Ellies se tint longtemps devant le lit d'Annah, consultant le mouvement du pouls, écoutant les battements du cœur, et calculant la vitesse de la respiration. Il fut sur le point de parler, mais il s'arrêta, en homme indécis qui ne veut prononcer qu'à coup sûr. Chacun respecta son recueillement en gardant un profond silence. Enfin, il lâcha le bras d'Annah, resta quelques minutes absorbé dans une austère réflexion, puis se tournant vers John Care :

— Rassurez-vous, lui dit-il, elle vivra.

IX.

PÉLERINAGES.

John Care avait deviné juste. Le retour de George fut le signal de la convalescence d'Annah. La joie du cœur jeta de nouvelles roses sur ce front pâli. Le même baume agissait en même temps sur l'âme et le corps. Au bout d'un mois le vieux Care s'entendit avec George pour fixer le jour du mariage et l'annoncer à Annah.

La jeune fille était enfin levée. George vint la chercher pour sa première promenade.

— Où allons-nous ? dit George.

— Commençons, répondit Annah, par une visite à ceux qui nous ont aimés. Ne m'as-tu pas demandé où était la tombe de ton père ? Je vais t'y conduire. Viens ; nous prions ensemble.

Et ils se dirigèrent silencieusement vers les clos des morts. George, en se prosternant sur cette terre fraîchement remuée, comprit que la douleur, une fois entrée dans l'âme, y creuse un abîme où elle veille éternellement, et que le souvenir de son père serait désormais l'écueil menaçant où viendraient échouer ses illusions de repos. Cette pensée lui fit effroi. Mais quand il vint à réfléchir que ce n'était là qu'une faible expiation de tout ce qu'il avait fait souffrir à Annah pendant le séjour de Lucy à Loch-Tall, il se trouva moins malheureux, reprit espoir et se résigna. Il voulut ensuite retourner chez John Care.

— Nous avons encore un devoir à accomplir, dit Annah. George, il faut réparer tous vos oublis.

En disant ces mots, elle lui montra le chemin de Loch-Tall. Mais au lieu de s'engager dans le défilé qui menait directement au château, elle prit un sentier moins fréquenté où George ne se rappelait pas avoir jamais pénétré. Tout à coup, sa mémoire se réveilla. L'image de la dernière nuit qu'il avait passé à Stone-Byres, nuit fatale et maudite, descendit comme une ombre sanglante sur l'aurore de son bonheur. Il reconnut cette pente affreusement rapide où les roues de la carriole avaient failli se briser, ces quartiers de roc oubliés sur le passage, ces ifs qui grimpaient aux parois du cratère, cette route qui tournait comme un labyrinthe, bornée d'un côté par un mur de granit perdu dans les nuages, de l'autre par un gouffre où les eaux de vingt torrents tombaient en gerbes étalantes. Ce chemin parlait aux yeux et au cœur du jeune montagnard. Il y avait dans le feuillage des frênes, dans le jet des cascades, dans les brisures du roc, des voix intelligibles qui racontaient l'histoire du passé. Ces évocations le plongèrent dans une sorte de délire concentré, triste et muet. Enfin, ils parvinrent aux chutes de Corralynn. Annah indiqua du doigt à George un ravin où elle lui fit signe de la suivre. Il obéit. Quand ils eurent descendu ce sentier jusqu'à une distance d'environ trente pas, elle lui montra une large pierre sur laquelle une main inhabile avait gravé tant bien que mal un nom connu.

George prononça ce nom avec un cri de surprise.

Il t'a sauvé, dit-elle d'une voix d'ange, et si tu es encore là, c'est à *lui* que je le dois. Et puis tu l'aimais. J'ai défendu qu'on le jetât dans le torrent.

George avait le cœur brisé. Il tomba aux genoux d'Annah, car ce trait de bonté touchante venait de la grandir encore et de la sanctifier à ses yeux. Dès ce moment, Annah était la rivale préférée de Lucy. Il voulut la remercier : mais sa voix se noya dans les larmes.

La pauvre enfant avait songé à tout, — même aux funérailles de Tom-Trick.

MOLÉ-GENTILHOMME.

BIOGRAPHIE.

Sir Robert Peel.

L'Angleterre est, à certains égards, beaucoup plus libérale que la France. — Pour paraître, se développer, se rendre utile, le talent ne s'y voit point contraint par la loi d'attendre le nombre des années. Dès qu'un homme est majeur, il peut, pourvu qu'il réunisse d'autres conditions, être nommé membre de la chambre des communes. A vingt et un ans accomplis,

un Anglais a le droit de servir son pays dans le Parlement. S'il parle bien, on l'écoute ; s'il donne de bons conseils, on les suit, s'il est capable de devenir le chef de son parti, son parti le charge de le conduire ; ses collègues les plus âgés ne rougissent pas de se laisser guider par un orateur presque imberbe, qu'en France nos prétendus hommes d'Etat auraient la faiblesse de traiter comme un *enfant*.

Le grand ministre dont nous avons écrit le nom en tête de cet article est un des exemples les plus frappants de l'utilité de cette sage institution. — A vingt-deux ans, Robert Peel débutait avec éclat, à la chambre des communes, dans la discussion de l'adresse. — A vingt-quatre ans, en 1812, lord Liverpool, l'ayant nommé Secrétaire d'Etat, lui confiait l'administration de l'Irlande, et l'aristocratie s'empressait d'ouvrir ses rangs à ce descendant d'une famille de prolétaires, qui devait devenir un jour un des plus fermes et des plus glorieux défenseurs de ses prérogatives. Si la vie publique n'eût pu commencer pour lui qu'à trente ans, peut-être eût-il fait un mauvais emploi de ses talents, de ses connaissances et de sa fortune.

La nature l'avait comblé de ses dons les plus précieux ; il avait reçu à Harrow et à Oxford une éducation forte et soignée ; son père était un des plus riches manufacturiers du Lancashire, car en 1830, il légua à ses enfants plus de 60 millions de francs. Tout lui était donc possible ; mais n'abusera-t-il pas, comme tant d'autres, de ces faveurs du sort ? Non. Ces plaisirs trop faciles qui l'appellent, il les repousse. L'étude seul le séduit : il préfère le travail à l'oisiveté. Dès son enfance il s'est promis à lui-même de faire tous ses efforts pour tenter de réaliser le rêve le plus cher de son père, de consacrer sa vie à son pays. Sur cent jeunes hommes, placés dans des conditions semblables, combien en est-il qui tiendraient un pareil serment ? Ce triomphe de l'esprit sur les sens dans l'âge des passions est à nos yeux un des principaux titres de gloire de sir Robert Peel.

Après avoir gouverné l'Irlande pendant dix années, il donna sa démission. Les circonstances dans lesquelles le gouvernement se trouvait alors placé ne lui permettaient ni de guérir ni même de cicatriser les plaies toujours saignantes de ce malheureux pays. Il revint en Angleterre. L'Université d'Oxford lui conféra l'honneur de la représenter au parlement, et l'année suivante (1819), il donna son nom à une loi importante. Le *bill Peel*, adopté sur son rapport, est devenu la base du système monétaire dans le royaume-uni. Il avait pour but de restreindre l'émission du papier-monnaie et de forcer la banque d'Angleterre à reprendre les paiements en espèces dont Pitt l'avait fait dispenser en 1797 pour sauver l'Angleterre d'une banqueroute. L'économie politique, telle devait être désormais son utile et caractéristique spécialité.

Peu de temps après le vote du bill qui portait son nom, Robert Peel quitta les affaires. Malgré toutes les sollicitations de ses anciens collègues, il avait refusé de jouer un rôle dans le fameux procès de la reine. En 1822 seulement il consent à reparaitre sur la scène politique. Il remplace lord Sidmouth au ministère de l'intérieur, il devient le principal orateur du cabinet. "On put alors, dit M. Duvergier de Hauranne, remarquer en lui deux tendances bien distinctes. Pour tout ce qui touche au système politique, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, il se montra fidèle aux vieilles traditions tories et ennemi décidé de toute réforme ; pour tout ce qui touche à l'administration et à la législation criminelle, il fit preuve d'un esprit large, éclairé, souvent même hardi,